

fallacieuses et les espoirs menteurs, qu'il trouva toujours moyen de détourner l'orage ; il joua surtout, il joua sans cesse, et avec un bonheur tellement soutenu, qu'on ne tarda guère, dans les cercles dont il faisait partie et dans les salons du demi-monde, (le mot n'existait pas encore), à s'étonner d'une heureuse chance à tel point persistante.

De l'étonnement au soupçon il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut bientôt franchi. On observa, et l'observation donna la triste certitude que le jeune homme devait sa veine merveilleuse à son adresse et non point au hasard.

Cette découverte avait été faite dans un cercle composé de gens de bonne compagnie qui ne voulaient pas de scandale.

L'un d'eux, le comte de B..., autorisé par sa grande situation, prit à part Gontran de Strény, lui fit comprendre avec la plus exquise politesse qu'à l'avenir il ne trouverait plus au cercle de partenaires ni d'adversaires, et termina en l'engageant à donner sa démission, unique moyen d'éviter une exclusion humiliante.

Gontran, se voyant découvert, aurait dû baisser la tête, se taire et disparaître. Il manqua de tact et comme, après toutes les preuves matérielles contre lui faisaient défaut, il essaya de payer d'audace.

Il parla haut ; il se dit insulté, et prétendant rendre responsable de l'injure qu'il recevait l'honorable gentleman qui venait de se faire l'interprète de l'opinion générale, il lui demanda une réparation par les armes.

Le comte B..., voyant sa démarche si mal appréciée, tourna le dos au baron et s'en alla en haussant les épaules.

— Tout n'est pas fini, monsieur le comte ! s'écria Gontran hors de lui-même, vous entendrez parler de moi !

— Comme il vous plaira, monsieur le baron, répondit le comte de B....

Gontran courut à un autre cercle, dont il faisait également partie, trouva deux très-jeunes gens, fort désireux de se *poser*, en se mêlant à une affaire d'honneur, ne fût-ce que comme témoins, et il les envoya à M. de B....

Les deux jeunes gens revinrent tout penauds.

Ils rapportaient une consultation rédigée et signée par vingt des membres du cercle, les plus considérables. Tous déclaraient que le comte de B... ne devait pas se battre avec le baron de Strény, lequel, à partir de ce jour, était rayé de la liste des sociétaires.

Ils ajoutaient que si le baron de Strény les y contraignait par quelque provocation publique adressée, soit au comte de B..., soit à quelque autre de ses collègues, ils se verraient contraints de publier dans les journaux leur délibération, à laquelle ils joindraient, dans ce cas, un rapide exposé des motifs qui dictaient leur conduite.

Ceci était un coup de foudre.

A une pareille pièce, signée de pareils noms, il n'y avait rien à répondre.

Gontran le comprit, mais trop tard ! Toute cette affaire, que dans l'origine, il ne tenait qu'à lui d'étouffer, allait faire un bruit effroyable ! Il se vit à tout jamais perdu, et il eut un moment de désespoir.

Mais la nature de notre personnage était une de celles sur qui tout glisse, même la honte. Il se dit qu'à Paris, la ville du bruit, du mouvement, de la fièvre, on vit trop vite pour avoir le temps de se souvenir ; que le scandale d'aujourd'hui efface celui d'hier, et qu'on oublie dès le lendemain ceux qui cessent de rester en vue.

En conséquence, il résolut de disparaître pendant quelques mois.

Ce que nous venons de raconter se passait au commencement de l'hiver. Gontran fit ses malles et, sans prendre congé de personne, partit pour Londres.

Il connaissait en Angleterre un certain nombre de gens de *high life*, avec lesquels il avait été en relations intimes à Paris à l'époque de sa splendeur. Il ne mettait point en doute qu'il ne dût être bien reçu par ces gentlemen, qui ne pouvaient connaître sa ruine, ni surtout la fâcheuse aventure dont il venait d'être le héros.

Il ne se trompait pas. L'hospitalité anglaise ne lui manqua point. De chaleureuses amitiés l'accueillirent, les portes des clubs les plus aristocratiques s'ouvrirent devant lui et il séduisit tout le monde par le charme de son esprit et la grâce de ses manières. Disons en passant qu'en sa qualité d'ex-homme de cheval, de sportman émérite, il parlait l'anglais comme le français, d'une façon parfaitement pure et presque sans accent.

Gontran ne tarda guère à passer pour un beau joueur. Il perdit d'assez fortes sommes avec une exquise désinvolture, sans que le sourire s'effaçât un seul instant de ses lèvres.

Instruit par l'expérience, il avait compris qu'il fallait commencer par se faire plaindre, et qu'un bonheur trop soutenu amènerait infailliblement des soupçons, à Londres comme à Paris.

Bref, il conduisit si bien sa barque que tout le monde applaudit de grand cœur lorsque enfin la chance tourna, et lorsque la fortune cessa de se montrer hostile à cet aimable gentleman qui supportait si galamment la déveine.

Gontran passa huit mois à Londres, vivant d'une façon brillante et fructueuse, et sans doute son séjour se serait indéfiniment prolongé, s'il n'avait, un certain soir, commis la maladresse de laisser tomber de sa manche, au milieu d'un cercle, un fort joli paquet de cartes biseautées.

Il n'attendit pas qu'on lui demandât des explications dont, malgré toute son adresse, il se serait difficilement tiré à son honneur.

Il regagna son hôtel ; reboucla ses malles ; paya sa note ; envoya chercher une voiture, et, sans perdre une minute, se fit conduire au chemin de fer et monta dans un wagon qui le mit en quelques heures à Brighton.

Brighton ne devait d'ailleurs être pour lui qu'une étape. Il avait envie de revoir la France ; la nostalgie de Paris s'emparait de lui.

Il abandonna sans regrets sur la plage anglaise les blondes et vaporeuses ladies et les babys blancs et roses ; il alla s'embarquer à Southampton, et son cœur, que galvanisaient seulement d'habitude le bruit des pièces d'or et le frou-frou des billets de banques, battit d'une émotion sincère, quand, à travers la brume du matin, les falaises normandes se dessinèrent à l'horizon, couronnées par le vieux château de Dieppe.